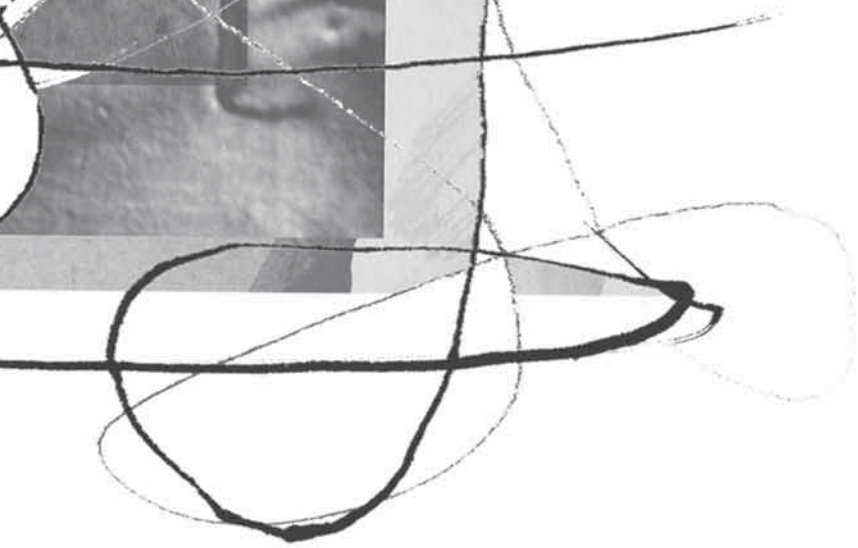




Trio Trac

Bruit de choses heurtées

La fuite



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci :
Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de
pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à
un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur? [...] C'est
tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien
moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers
ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage
de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et
qui a nom: *Tric Trac du Ciel*.

Antonin Artaud

Comité de rédaction : Maryse Andraos, Vincent Filion, Laurence Olivier, Laurence Richer-Lemay, (étudiants en création littéraire), Anne-Marie Cousineau et Daniel Laforest (professeurs de français).

Collaboration : Suzanne Carrière, Danielle L'Espérance et Pierre Godin

Conception graphique : Kim Daley-Meunier

Photo de couverture : Renaud Séguin, *VWX*

Tric Trac
La fuite

Sommaire

Notre invitée : Élise Turcotte

(inédit).....	9
Piano mélancolique	10
La maison étrangère	11
Sombre ménagerie.....	12
L'île de la Merci.....	13
Caravane.....	14
Le bruit des choses vivantes.....	15
La terre est ici.....	16

La fuite I

Maryse Andraos

La chrysalide	19
---------------------	----

Jonathan Bécotte

Paul et la peinture	20
---------------------------	----

Vincent Filion

5 : 00.....	21
-------------	----

Stéphanie Grégoire

Oublie-moi avant d'oublier	22
----------------------------------	----

Laurence Olivier

Siamoiseries.....	23
-------------------	----

Laurence Richer Lemay

Gardez votre beau sourire, mademoiselle	24
---	----

Dominic Thibault

Quand je l'ai aperçu.....	26
---------------------------	----

La fuite II

Textes prisés au concours Écrire le Quartier Latin

Dominic Thibault

Le ciment de la rue Saint-Denis.....	29
--------------------------------------	----

Janilie Fleury

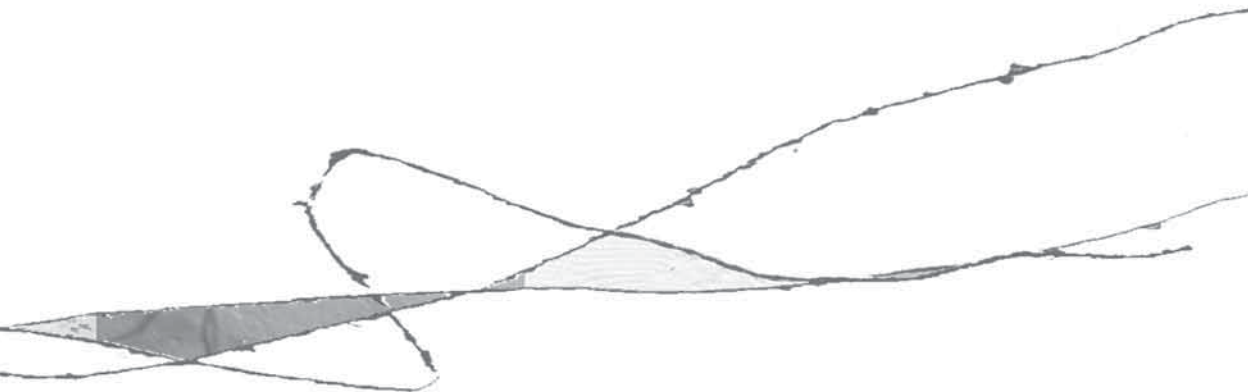
La dérive douce	30
-----------------------	----

Simon Leroux

Émile.....	31
------------	----

GRUGE-MOI AVANT DE TE GLIS-
SER ENTRE LES BARREAUX D'ÉCUME
SÉCHÉE AVANT D'OUBLIER PLONGÉ
DANS LES VAPEURS D'HERBE OU DE
POLYSTYRÈNE OU D'AUTRES BACTÉ-
RIES QUI COURENT VERS LE SQUARE
BERRI LORSQUE LA TERRE EST ICI
MAIS QUE LA VOIX DE CLARA S'ÉCLIP-
SE POUR ÉLISE TURCOTTE MALGRÉ
LA CHRYSALIDE DE SA CAGE THORA-
CIQUE À LA MÉCANIQUE BLASÉE AUX
BAS COLLANTS PLEINS DE TROUS SUR
LA PILE DE LIVRES USAGÉS JUSQU'À
L'OS SOUS LA MEMBRANE FLASQUE
ET TRANSLUCIDE

La rédaction





Notre invitée

Élise Turcotte

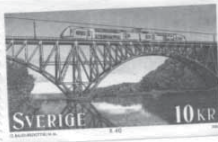


(inédit)



Adieu montreal,
Te suis en fuite
sur la mer
Baltique
ma pensée au
nord
enant parfois
entre les maisons
oues et les
chapelles
silencieuses...
Tene m'arrête
plus! Elise xxx

PRIORITAIRE
1:a-klassbrev



CANIF
CÉGEPI du vieux -
montreal
255, rue ONTARIO
EST
montreal H2X 1X6
Québec, CANADA

Marguerite Ström
Stockholm / France, Oslo, Bonn and the South Side of Stockholm / Denmark, Zurich
Någränd, Svalbardens tillstånd.

Foto: Hans Strand ©UPSIDE/ GreatShots 1989 ART. NR. 115 S
Detta är en av baserande vackra Stockholmsbilder
från Bildbyråen GreatShots i Stockholm.

**UP
SIDE**
Creative

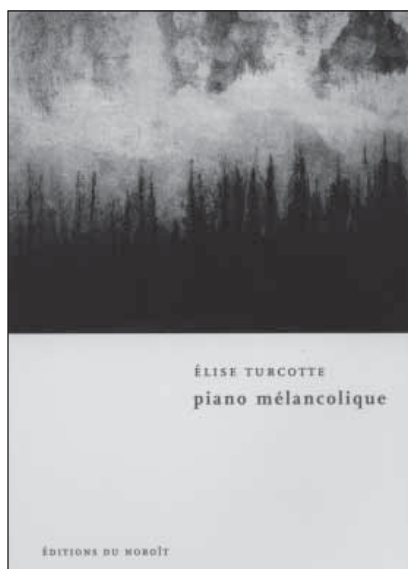
UPSIDE AB BOX 1950 104 52 STOCKHOLM TELEFON 08 10 96 50 www.upside.se

Piano mélancolique

C'est la nuit qui parle,
dis-tu.
Mon poème sans mot.
Ma fuite en terre sauvage.

Le corps est léger quand
il est pris pour ce qu'il est.
Composé de murs et de
fenêtres.
Prêt à brûler.
Avec des petits drapeaux
flottant au centre.

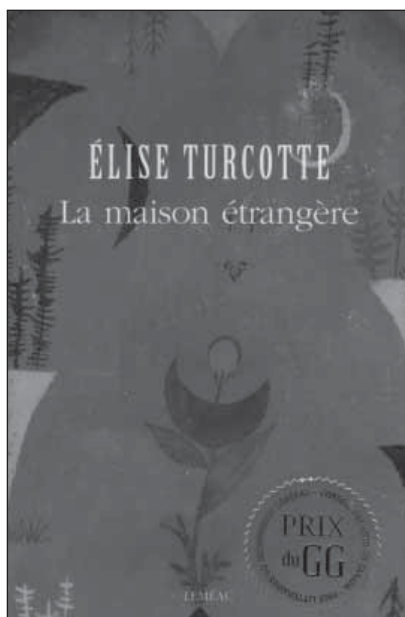
Je te caresse avec le secours
du vide.
Une ode à la survie.
Un dictionnaire d'herbes folles.
Pour guérir, nous sommes prêts
à tout.



La maison étrangère

Je percevais le plus infime mouvement d'humanité. Il y avait une chambre vide, puis il y avait des corps enlacés sur le lit. Il y avait des débuts de conversations anciennes et nouvelles. C'était mon corps, c'était le bruissement de la matière quand je me tournais vers l'inconnu. Je glissais d'une pièce à l'autre, attentive à la lumière, à la pénombre, aux sons produits par ma simple présence dans cet appartement. J'avais réussi à capter le parfum de la solitude. Je m'enivrais. La réalité vibrait.

Je suis sortie et j'ai pris la route jusqu'au pont. J'ai stationné la voiture et je me suis mise à marcher. Je voyais la ville illuminée. Je discernais l'armature de fer enchevêtrée dans le ciel. J'avais le vertige. Je tenais le petit livre serré contre moi. Arrivée au centre du pont, je me suis appuyée au parapet de longues minutes pour regarder les reflets sur l'eau noire. Lorsque le livre est tombé de mes mains, je l'ai regardé sombrer. C'était le détail invisible caché dans un tableau foisonnant, et si on regardait bien, on voyait que le livre sombrait, qu'il s'échappait, qu'il y avait naufrage, et que le personnage s'éloignait. C'était un rêve, et ce ne l'était pas. Le monde était. Le monde disparaissait.



Sombre ménagerie

Sur terre
de petites échelles
poussent
tandis que s'éteignent
les êtres
palpitant
comme des chiots amoureux
de l'espoir

Sur terre
tout de même
en apesanteur
en oubli
en battements de cils
en fusion de paupières

Pour commencer
sur terre
avec des idées
drapées
sans effroi



L'île de la Merci

À quinze ans, étranglée, les cheveux gommés et pleins de broussailles, on doit sembler plus petite. Si petite que le corps en vient peut-être à ressembler à une roche, ou à un vêtement oublié dans le bois depuis le début de l'hiver ; une tache claire au milieu de la forêt.

Mais ce n'est pas une forêt, c'est une île. Et la tache devait sentir le moisie parce que somme toute la jeune fille était morte depuis assez longtemps. On l'avait peut-être enfermée dans une remise avant de la sortir au grand air. Une petite tache restée longtemps introuvable. Et maintenant méconnaissable.

Méconnaissable, voilà ce qui fascine Hélène depuis le début de son obsession. Un nombre exact de jours, du sang et de l'air, et le corps devient vite méconnaissable. Ce n'est plus elle déjà, Marie-Pierre Sauvé, mais c'est encore elle précisément. On le sait très vite si on trouve un vêtement près du corps.



Caravane

Sur la première photo, il n'y avait personne. Seulement une grande route à travers les montagnes, quelque chose d'immense, de solitaire, avec un ciel gris insoutenable. Ça pouvait être n'importe où, mais je crois bien que ce ciel était un ciel du nord. On sentait le froid, présent, passé ou futur. On sentait qu'il y avait eu un silence important pendant que la personne avait pris la photo. Ce geste avait pu être fait pour ça, pour maintenir le silence, pour empêcher quelqu'un de parler.

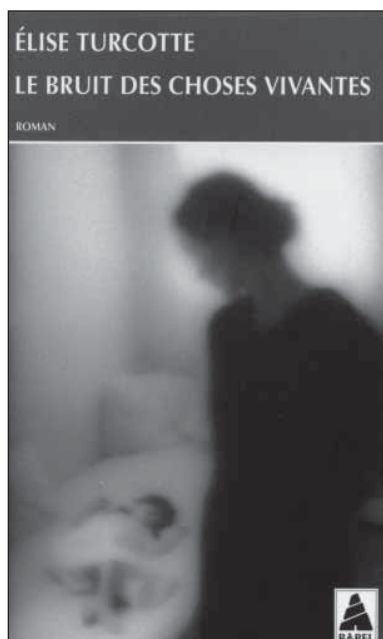
Sur l'autre photo, il y avait une jeune femme, debout, elle était seule au milieu de la route. C'était le même ciel, mais pas la même route. Il n'y avait pas de montagnes, mais beaucoup d'arbres et au loin, à l'horizon, il pouvait y avoir une ville.

La femme regardait droit dans l'objectif. On avait pu l'empêcher de parler, mais pas de regarder, et son regard disait : « Je suis déjà partie. » On sentait qu'elle n'était plus là, elle était forte parce qu'elle n'était plus là. Cela avait même pu se produire il y a longtemps, et ainsi, elle était forte parce qu'elle était toujours déjà partie



Le bruit des choses vivantes

Plusieurs choses arrivent dans ce monde. Quelquefois, tout est contenu dans un drame, une joie ou simplement dans l'état des paysages. Une femme désire un homme, le ciel devient noir, un arbre tombe sous la foudre, une guerre, un camp de réfugiés, les pleurs d'un enfant. Certaines personnes sentent leur cœur battre trop fort, d'autres ne pourront jamais exister. Par exemple, ce bébé qui est né en Iran, tout de suite après Noël. Je me le rappelle bien, le froid était intense et les cadeaux de Maria traînaient partout dans la maison. Je veux dire qu'ici les choses existent vraiment. À la télévision, l'image était très claire : un bébé avec deux têtes, un torse, deux cœurs, deux poumons. Le plus surprenant, c'est qu'une tête dormait pendant que l'autre pleurait. J'ai tout de suite pensé à une femme qui vient de tuer son mari. Elle est immobile, on sent partout cette immobilité : elle envahit toutes les pièces de la maison. La femme est assise sur le divan, elle a un œil qui pleure, l'autre est grand ouvert et sec. Je me suis levée pour aller voir Maria qui dormait. J'ai encore pensé : la cruauté n'est pas ce que nous croyons.



La terre est ici

Tu regardes dans mes rêves. Tout est petit : les chevaux qui courent en soulevant de la poussière, les chariots pleins de corps et de plages brûlées. Il y a des oiseaux ; tu écarter les oiseaux avec ta main. Tu dis : encore toi, encore ta bouche un peu pâle.

Tu écarter les oiseaux avec tes mains : ma bouche pâle mange dans ton cœur.

Poussière, petites murailles.

Tu décris ce que tu vois au fond des étoiles.

Les pensées sont assez fortes pour ce que nous ne sommes pas.





La fuite



La chrysalide

Maryse Andraos

J'avais entretenu un plaisir espiègle à enfouir le secret sous ma cage thoracique, à l'abri des regards et des mots, pour que je puisse l'examiner jour après jour, quand le cœur m'en disait. Le cœur m'en disait souvent. Intarissable, le secret explosait malgré mes filtrations laborieuses, retentissait dans mes prunelles, sous mes ongles, enserrait mon diaphragme jusqu'à l'étouffer. Je menais l'épuisante lutte avec affront, peignant les transparences. Surtout, ne pas laisser ses questions lancinantes sans réponse. Gruge-moi, ouvre mes vertèbres s'il le faut. Mais reste chrysalide.

Il a dû se détacher de moi un jour, dans mon sommeil. S'est réfugié dans les yeux des autres. Ils le sauraient. Moi aussi. Nous ferions comme si nous ne le savions pas.

Paul et la peinture

Jonathan Bécotte

Aurore moins le quart,
Une chèvre s'approchait lentement du petit Paul.
Il la regardait, ahuri.
Elle lui rappelait sa tante,
Celle qui dévorait sa liberté.
Aurore tapante,
La chèvre perdait son prisonnier.
Paul s'était glissé entre les barreaux.
Fendant les prés anciens,
Il s'approcha d'une jolie jeune femme étendue sur l'herbe.
Assise, elle mangeait un sandwich au thon.
Le renardeau s'avança donc.
Pelage mouillé, il courait dans tous les sens pour attirer son attention.
Elle l'ignorait complètement, dépliant son tablier d'écolière.
Orgueil écorché d'enfant.
Paul, la patte blessée, décida d'aller lécher sa plaie près de la dame au coton blanc et au parfum d'écailles.
La tignasse de la blonde fouettait les miettes de pain qui restaient dans les plis de son uniforme.
Des mains de femme, branches qui reviennent d'un voyage.
Elle avait des yeux, une bouche, et des pieds.
Percevoir sous la langue le goût salé des orteils.
Paul se leva, se pointa devant elle et demanda :
« Mais qui vous a peint ? »
Ses doigts tachés de rose, il toucha au visage.
« Mais qui vous a peint ? » répétait-il.
Il creusait dans la fille.
De la terre et du poisson, un peu d'eau sur le dos.
« La mer, j'en suis persuadé » pensait-il.
La jolie, désarçonnée, retira la paume de l'enfant de sur sa joue, et le poussa doucement.
Tomba Paul.
Dans sa chute, il la vit mordre un serpent.
Une couleuvre dans la gorge d'une vierge, paroxysme de la tentation.
S'écrasa le crâne du garçonnet.
Sonné, le petit se redressa, secoua son corps et regarda le haut de l'escarpement.
Son aura bariolée l'empêchait de bien repérer sa muse qui l'observait de la falaise, stoïque.
La belle se pencha, passa un doigt sur sa paupière, et laissa tomber une goutte de bleu sur le nez du garçon.
Coulis d'iris.
Elle se releva et commença à marcher lentement vers l'est.
Paul s'enfuit dans le soleil de l'ouest. Un peu plus fou que ce matin.

5 : 00

Vincent Filion

Automatiquement, les gens se pressent de quitter la pièce en ramassant leurs affaires, ils laissent sur place des miettes, des emballages de plastique bien huilés par les pâtisseries qu'ils contenaient, des gobelets de polystyrène ou de carton ciré, des cernes de café, des gouttes d'eau, des napkins utilisées ou non, des pellicules ou d'autres peaux mortes, de la sueur, des germes, virus ou autres microbes, des cheveux, des sourcils, des cils, peut-être quelques fibres de coton, des vieux journaux datant de 12 heures tout au plus, des photocopies que l'on distribue à tous pour s'assurer qu'ils fassent semblant de suivre, du papier, beaucoup trop de papier, des odeurs, des pensées, des souvenirs, l'ennui.

De toute façon, quelqu'un est payé pour nettoyer tout ça.

Oublie-moi avant d'oublier

Stéphanie Grégoire

S'il te plaît, ne t'éclate pas trop ce soir. Ménage un peu tes cellules, mon amour. Ouvre les yeux, petit sauvage. Et si on délirait ensemble, comme avant ? Plus de ces musiques ironiques qui nous broient le cœur, plus de ces tristes heures à se remémorer nos sonates amoureuses... Tu voudrais bien t'endormir à mes côtés, nos cheveux entremêlés sur l'oreiller ? À l'aube, une rosée de pureté perle sur ta peau sensible. Toujours, je nage dans ta chambre, bleue de plaisir, bleue de souvenirs. Ton ciel est ma Terre démolie. Et cette bulle que tu avais créée autour de nos corps enlacés, tu t'en souviens ? Chante-moi une dernière fois l'écho du vide. J'irai fondre sur tes lèvres puisque je me suis oubliée en toi. Serre-moi plus fort, dis-moi que tu m'oublieras avant d'oublier. Que ton ciel disparaisse...

Siamoiseries

Laurence Olivier

Il faisait soleil et même chaud, si on s'asseyait sur le bitume et sur son effet de corps noir. On était côte à côte depuis si longtemps qu'on commençait à fusionner. J'ai remarqué cela lorsque j'ai fait un léger mouvement du tronc vers la gauche, m'éloignant imperceptiblement de lui. Il y avait des filaments de couleurs mélangées entre nous deux, comme si les fibres de nos t-shirts avaient fini par s'amalgamer en raison de la chaleur croissante. Son rouge et mon blanc avaient donné naissance à un rouge fatigué. J'ai regardé en dessous : ça commençait aussi à se souder. On aurait dit une membrane de peau translucide d'un invertébré albinos, très mince et même trouée par endroits.

Il a aussi remarqué cette nouvelle peau, se laissant doucement étonner pendant quelques secondes, puis il a repris sans plus attendre son activité précédente qui consistait à dessiner avec son index des motifs réguliers dans la mince couche de sable qui recouvrait le sol. Mon regard coulait au loin, où on aurait dit que du feu transparent surgissait de l'asphalte pour nous brouiller la vue. Depuis plusieurs semaines, personne n'était venu troubler l'immobilité, ce qui me laissait le champ libre pour observer à loisir.

Quelques mois plus tard, il a cessé de tracer des formes et a soufflé sur son index pour en enlever les grains de sable. Il a redressé le haut de son corps et rectifié l'alignement de sa colonne vertébrale d'un coup sec, brisant ainsi notre cordon ombilical de côtes, ou cordon costal. Un claquement s'est fait entendre, puis j'ai senti mon excroissance de peau s'atrophier. Elle semblait être aspirée vers l'intérieur de mon corps. C'était indolore. Nos t-shirts sont restés déchirés, mats dans leur couleur originelle.

« Je vais bientôt devoir partir. »

De ma paume, j'ai caché le cadran de sa montre pour l'empêcher de le lire. Il s'est quand même levé, ne me laissant d'autre choix que de l'agripper par sa membrane flasque et translucide qui, elle, ne s'était pas résorbée suite à la brisure.

J'ai dû serrer trop fort, car il s'est alors liquéfié subitement, m'obligeant à tracer dans le sable une longue tranchée dans laquelle il a pu se glisser pour parvenir jusqu'à la bouche d'égout et s'y déverser.

Gardez votre beau sourire, mademoiselle

Laurence Richer Lemay

29°C. Le souffle court, Cream respire un mélange mal dosé d'oxygène, de monoxyde de carbone et de poussières. Elle se déplace furtivement entre les passants, le caoutchouc de ses semelles adhérant à l'asphalte cuisant de la côte Saint-Denis. Elle court, prise avec le goût âcre-acide de cet homme dans la bouche, dans la gorge. L'inclinaison de la rue donne, à chacun de ses pas, un coup sec qui soulève son cœur et secoue le contenu de son sac à main. Plus bas, Bouette se réveille au bruit des pièces de monnaie qui s'agitent dans le fond du sac. Sa mécanique blasée répète l'hymne national de l'itinérance : « Un-peu-de-monnaie-svp-merci-bonne-journée-gardez-votre-beau-sourire-mam'zelle ». Cream qui ne souriait pas continue de ne pas sourire et passe tout droit. Peu après, Bouette voit tomber de nulle part, dans son verre de styromousse machouillé, un gros dollar brillant. Du bout de ses doigts couverts d'une épaisse corne jaune, avec saleté encastrée, il compte ses avoirs afin de déterminer s'il aura sa roche du jour. 21,56 \$ en 75 minutes. C'est beaucoup plus que Willy, l'immigré haïtien qui de ses mains blanchies par le savon industriel, lave la vaisselle au Cora. Encore cinq minutes à gratter les fonds de poêles. Il pourra ensuite aller s'asseoir à la Belle Province et boire un café infect dans lequel il versera quelques larmes et du whisky. Comme d'habitude, il s'installera à la petite banquette isolée, celle près des toilettes, pour observer la jolie commis qu'il rêve de marier en dépit du fait qu'il ignore même son prénom, incapable de lire l'épinglette qu'elle porte à son uniforme. Elle se nomme Lhana et elle espère qu'avec l'âge sa vie ne deviendra pas fade comme celle de cet Haïtien qui n'a rien de mieux à faire chaque jour que venir s'asseoir à la même heure, à la même table, avec le même café, et les mêmes yeux tristes, sans journal, ni livre. Lhana veut voyager, longtemps, et c'est pour cela qu'elle sert frites et hot-dogs à qui le veut bien tout en rêvant de la Gaspésie, du Mexique, de l'Inde, de l'Asie. Elle fait payer un jeune homme en regardant du coin de l'oeil le vulgaire pot intitulé tips-merci-thank-you qui s'emplit lentement. Greg y laisse quinze cennes, attrape son trio lipidieux et se dirige vers le square Berri.

Tant pis pour le cours de philo, la vie est trop courte pour philosopher. Couché dans le gazon et plongé dans les vapeurs d'herbe, il regarde le temps se perdre. Une jeune fille colorée, jupe verte, camisole jaune et cheveux orangés, manque de le crucifier au sol en lui enfonçant son talon aiguille gauche dans la main droite. Il ne proteste pas, elle est bien trop jolie. Elle revient à peine du Barbershop où elle s'est refait une beauté à cinq dollars le coup de ciseaux. Avec ce look éblouissant, personne ne soupçonnera qu'elle est malade. Elle-même finira peut-être par oublier, à coup de teintures et de franges obliques, le virus qui la dévore. En sortant du salon, elle croise une fillette d'environ quatre ans accompagnée d'une femme, fort probablement sa grand-mère. Elles attendent l'autobus 125 Ontario, grand-mère, droite sur ses jambes lourdes et Mira, à quatre pattes, au pied de l'arrêt, jouant avec le gravier et la poussière. De son doigt minuscule, elle trace un labyrinthe dans le sable pour permettre aux petites roches aventureuses de s'y promener. Mamie l'observe et, attendrie par la douceur lointaine de l'enfance, fait taire la vieille voix intérieure qui affirme que ce jeu est sale. Les petites roches veulent sortir du labyrinthe, elles crient. Mira entend alors des pas lourds et rapides qui accourent dans sa direction, comme ceux d'un chevalier. Elle relève la tête : ce sont plutôt ceux d'une jeune femme avec des bas collants, pleins de trous. Cream traverse la rue en courant, exténuée. Mira demande alors à sa grand-mère pourquoi la madame elle pleure : « Parce qu'elle est triste, ma cocotte ». Et Cream voudrait encore avoir quatre ans.

Quand je l'ai aperçu...

Dominic Thibault

Quand je l'ai aperçu sur la pile de livres usagés, je n'ai pas pu m'empêcher de l'acheter. Pour elle. Je m'étais dit que tout le monde aimait ce livre alors pourquoi pas elle. J'ai payé avec des peanuts et suis sorti en grattant le prix. Shit! Ça a fait une marque. De toute façon le livre était usagé. Les premières pages marquées au feutre jaune. De l'écume séchée. Sur la page de garde le nom d'Élise mal écrit. Je l'ai biffé au stylo et j'ai écrit son nom suivi d'un petit message. J'ai hésité puis signé en dessous.

Il devait rester six minutes de marche avant que je puisse sonner à sa porte. J'ai repensé à mon message. Dès qu'il y a eu une poubelle, j'ai jeté le livre.



La fuite II

Textes primés au concours
Écrire le Quartier latin



Le ciment de la rue Saint-Denis

Dominic Thibault

Le ciment de la rue Saint-Denis goûte la friture et le sorbet à la fraise. Il y a une odeur de pizza qui contamine l'air, qui se coince dans les cheveux des passants. Sur les terrasses bondées de sueur, des somnambules qui carburent au café boivent de la bière froide et s'oublie l'espace d'un moment, isolés dans une bulle de paroles sourdes. Je marche sur Saint-Denis, fixe les vitrines et les petits restos, les sushi shops et les bars. Une cigarette au bec en remplaçant ma casquette. Le soleil distribue des lunettes fumées. Il fait chaud. Je marche dans mon lit à Val-D'or et je m'ennuie de Montréal.

Deuxième prix

La dérive douce

Janilie Fleury

Rue Émery

Je suis là, au beau milieu de la rue Émery,
entre Saint-Denis et Sanguinet,
près d'une brasserie et d'une boutique.

Il fait gris et froid.

Des montagnes couvertes de neige sont exposées dans les vitrines du magasin.

C'est encore l'hiver.

Soleil

Je suis là à lutter contre le froid, qui me glace le sang.

Ma veste grise à peine trouée est mon unique possession.

Bienvenue à Montréal.

De l'autre côté de la rue, l'agence Go Travel Direct annonce les destinations-soleil.

Je frissonne.

Temps

Je suis là et, devant moi, il y a tout mon temps.

Je flâne parmi les étudiants qui courent pour rentrer en banlieue.

Moi, j'habite la ville.

J'aperçois deux jeunes qui prennent des photos.

Je leur fais de grands signes avec mes bras.

Je les salue tout simplement.

Ils ne m'ont pas encore vu, comme la plupart des gens.

Mais je suis patient.

Là-bas

– Laquelle prenons-nous ?

– Photographie cette annonce de Cuba et partons... Il y a un homme complètement fou.

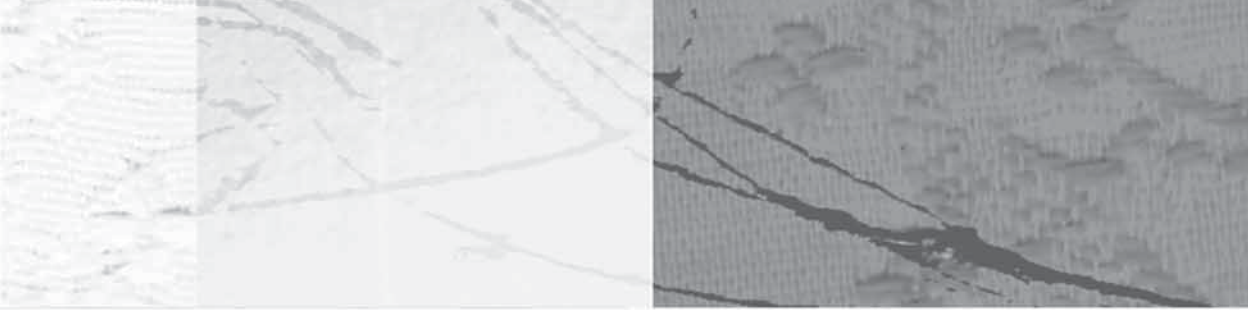
– Où ?

– Là-bas, au beau milieu de la rue. Il gesticule.

Émile

Simon Leroux

Émile me regarde. Je regarde Émile. J'observe ses yeux de marbre, ces yeux qui ont vu neiger, qui ont tant pleuré. Ce pauvre Émile, il a tant donné et maintenant il sert de perchoir aux oiseaux. Je jette mon trognon de pomme au pied de son socle. Un écureuil trouve les vestiges de ma MacIntosh. Au même moment, un corbeau s'installe confortablement sur l'épaule de l'Émile de pierre. Pour un instant, le poète devient un pirate sanguinaire, sans pitié. Le corbeau regarde l'écureuil. L'écureuil regarde le corbeau. Tout se décide pendant la fraction de seconde que dure l'échange des regards. Le rongeur saisit le trognon et court vers son arbre, un érable. Le corbeau ne bouge pas. Je regarde le corbeau. Le corbeau me regarde. Finalement, j'aurais beaucoup aimé qu'Émile soit un pirate.



La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiants de création et de professeurs de français, et s'adresse à tous les élèves du cégep du Vieux Montréal. Nos lecteurs peuvent nous soumettre des textes qui s'inscrivent dans le cadre des thèmes ou d'ateliers proposés par la revue ou des textes libres. Ceux-ci peuvent être en prose (maximum de trois pages, 36 lignes par page, soit environ 750 mots) ou en vers (maximum de cinq pages).

Parution du prochain numéro : octobre 2006

Vous pouvez vous présenter au Canif avec une copie de votre texte (papier et électronique) ou le faire parvenir par courriel à canif@cvm.qc.ca. Dans tous les cas, vous devez nous laisser votre **nom**, votre numéro de **téléphone**, votre **adresse électronique** et votre **matricule**. Le CANIF est ouvert de 13 h 30 à 17 h le lundi, de 9 h à 17 h, du mardi au jeudi et de 9 h à 12 h le vendredi.

Tric Trac, n°11 (volume 3, numéro 4), mai 2006
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.
Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164
Dépôt légal : décembre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet au
www.cvm.qc.ca
Éditique : Communications CVM
Impression : Reprographie du CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

